Document généré le 24 avr. 2024 16:25

Jeu
Revue de théâtre

Mythes féministes : « La saga des poules mouillées » au T.N.M.

Thérèse Marois

Numéro 20 (3), 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28952ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marois, T. (1981). Mythes féministes : « La saga des poules mouillées » au T.N.M. *Jeu*, (20), 52–56.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

mythes féministes:

«la saga des poules mouillées» au t.n.m.

Texte de Jovette Marchessault, joué du 24 avril au 16 mai 1981, au Théâtre du Nouveau Monde. Mise en scène: Michelle Rossignol. Distribution: Charlotte Boisjoli, Amulette Garneau, Andrée Lachapelle, Monique Mercure. Décors et éclairages: Louise Lemieux. Costumes: Mérédith Caron. Musique: Jean Sauvageau. Recherche sonore: Michel Noël.

Ovation. Les spectateurs de tous âges sortent joyeux, surtout les spectatrices, dont le sourire s'éclaire de fierté et de malice. *La Saga des poules mouillées*, une pièce sur la «culture des femmes»[1] écrite, mise en scène et jouée par des femmes, a fait salle comble et tenu le public, durant toute la représentation, dans une exceptionnelle attitude d'attention et de participation, en l'entraînant dans les folies d'une fête multiforme: fête du texte et fête de la scène.

Depuis *les Vaches de nuit*, nous connaissons l'écriture de Jovette Marchessault qui nous emporte dans la démesure d'un grand souffle épique et fabuleux. Grâce à son bestiaire mythique, hors de l'espace et du temps, nous approchons la source des énergies vitales, que l'auteur associe au monde féminin.

La Saga des poules mouillées, comme le texte précédent, est un texte-fête. Fête du langage dans le scintillement et le heurt des métaphores et des niveaux de langue. Fête païenne qui convie les forces primitives à la régénération de l'être par la transgression et l'exorcisme — transgression spatio-temporelle de la structure de pensée «patriarcale», et exorcisme de la peur et du sentiment d'atrophie, qui figent les femmes dans l'impuissance, au sein d'un monde établi et étroitement contrôlé par les hommes. *Party* de femmes — de quatre femmes espiègles et fortes — sous-tendu par le rire, les chicanes, les réconciliations, la solidarité, la tendresse et un exceptionnel échange hors de tout masque social. *Party* de la «désobéissance»[2]. Un mot humble pour résumer tout ce que le texte contient de «festif» et de spontanément libérateur.

Sur scène, la fête également. La fête du parc des attractions, la fête foraine, en dépit de la somptuosité des costumes et de l'évocation d'un espace de rêve. L'incongruité des situations, la gestuelle cocasse, alerte et diversifiée des comédiennes, l'utilisation voyante des machineries, le décor-automate mimant en redondance sa propre histoire (effondrement saccadé de la bibliothèque en feu), mêlent curieusement des

1.Voir la lettre de Jovette Marchessault à Michelle Rossignol, dans *TNM //'Envers du décor*, vol. 13, no 6, avril 1981, p.8.
2. Voir l'entrevue de Jovette Marchessault avec France Théorêt, dans *Spirale*, juin 1981, p. 18.

La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, au T.N.M. Monique Mercure et Andrée Lachapelle. Photo: André Le Coz.

airs de foire, de cirque et d'images pieuses du 19e siècle. Le tout, dans sa dispersion rocambolesque même, garde une certaine cohérence visuelle.

Ainsi, parallèlement à l'écriture heurtée du texte, la scène tente d'offrir une structure heurtée au niveau des signes (rêve et burlesque, drame et facétie, humain et technique) et provoque le plaisir du spectateur... ou son irritation...

Car, quelque chose boite dans cette représentation. La satisfaction immédiate s'estompe vite. La mise en scène est-elle ratée? Débridée pour elle-même, faisant cavalier seul, elle brouille la portée poétique du texte et oblige le spectateur à un strabisme impropre à la réflexion et à l'émotion. Le spectacle reste «spectacle»; il coule à la surface de notre regard. Rendons-nous à l'évidence: cette pièce qui a réjoui pendant deux heures en nous conviant à l'espièglerie et à la «désobéissance» est un spectacle superficiel qui ne nous a proposé qu'un rire conventionnel, dans un théâtre conventionnel, en compagnie de messieurs sages.

Qu'est-ce qu'une fête de la «désobéissance» donnée en spectacle au «maître» sinon une attitude de prostituée ou d'esclave s'offrant en spectacle au voyeurisme? J'ai le sentiment d'avoir été flouée. Une compromission s'est réalisée, dans cette salle, sur mon dos de femme. De femme à la recherche tâtonnante d'une voie praticable dans ce monde qui refuse toujours, habilement ou grossièrement, notre sortie de la cuisine.

Malheureusement, le texte de Jovette Marchessault n'est pas étranger à cette compromission tant dans sa forme que dans son contenu. Par un véritable «tic» d'écriture à la mode, qui consiste à refuser d'exploiter les thèmes et les formes

proposés, il participe au caractère superficiel et dispersé de l'ensemble. Ainsi, le bestiaire mythologique — originalité qui fait l'intérêt des *Vaches de nuit* — encadre ici la rencontre des quatre personnages plutôt qu'il ne s'y intègre vraiment. De même, le choc des niveaux de langues — dont le titre est le premier exemple dans la pièce — pour transgressif et brillant qu'il soit, reste un procédé limité et arbitraire s'il n'invite pas à approfondir les univers ainsi cocassement rapprochés par l'intermédiaire du langage, et à cerner les conséquences de leur rencontre. Toute transgression, tout éclat de rire et tout mot d'esprit n'entraîne sans doute pas magiquement la libération...

Le pastiche — intéressant — de la messe et les «revendications» des «droits d'auteur» sur cette cérémonie, par leur brièveté, s'apparentent à une revanche facile et dépassée, ou à un clin d'oeil complice à ceux qui se disent «libérés», plus qu'ils ne s'inscrivent dans une authentique et nécessaire mise en cause de la mythologie et des rites judéo-chrétiens qui, dans tout l'Occident, ont pétri notre pensée, façonnent encore notre vécu et restent — qu'on le reconnaisse ou non — la source de notre principal enchaînement intérieur. Sur le plan politique, et dans le même ordre de pensée, les coups de bec nationalistes, ici et là, procèdent également d'une communication par clins d'oeil: petits effets qui réchauffent les salles de répertoire.

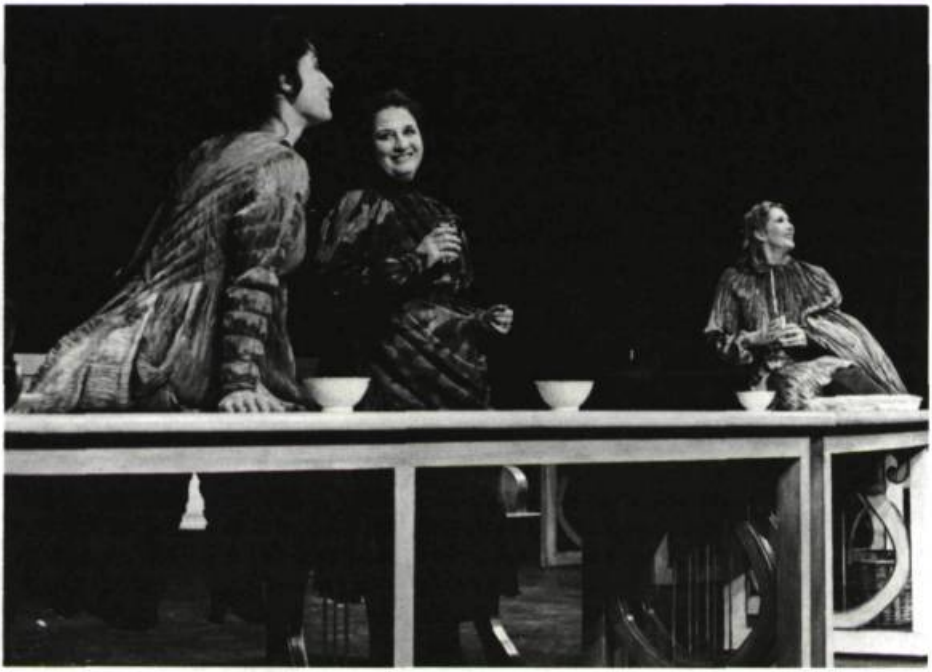
Dans le cadre des recherches féministes, d'autre part, le texte de *la Saga des poules mouillées* fait penser à un texte de vulgarisation. Il reste, en effet, trop proche des slogans et des mythes «nouveaux» pour convier globalement notre sensibilité dans sa richesse et ses contradictions et pour provoquer une réflexion approfondie. L'exploitation des mythes, en particulier, pose problème et sous cet angle, ce texte soulève un point fondamental de la pensée féministe. Il n'est pas question ici de refuser à l'imaginaire l'immense ressource du mythique, mais de questionner plutôt le parti pris féministe actuel d'utiliser le mythe comme assise systématique de l'écriture et de la libération féminines.

Pourquoi cette volonté de s'attribuer des mythes à tout prix? L'usage du mythe est-il en soi libérateur? Ne sert-il pas le plus souvent à imposer des «évidences» en écartant toute possibilité de critique? À moins qu'on ne s'autorise à le réinterpréter et à le démasquer.

Si les femmes proposent ce travail de construction-déconstruction en regard de leurs propres créations mythiques, sans doute cette démarche dialectique sera-t-elle émancipatrice. Sinon, nous risquons de voir des idées conformistes, habillées de neuf, nous contraindre autant ou davantage sous la forme du mythe, qu'elles ne le faisaient auparavant.

Ainsi, au-delà des dénonciations concrètes que véhicule le texte de *la Saga*, quelle image-modèle des femmes tente-t-il d'insuffler sous le couvert du mythe? L'image, semble-t-il, d'une «moitié du ciel», séparée de l'autre, et qui cultive son isolement dans l'écriture. Mais, la glorification de la marginalité — à laquelle les femmes ont été vouées par tradition — n'est-elle pas un aveu d'impuissance déguisé face à cette ostracisation?

Nous nous vantons de fabriquer *notre* propre mythologie, *notre* propre légende, *nos* propres transgressions... d'aménager *notre* propre histoire... Certainement,



La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, dans une mise en scène de Michelle Rossignol, au T.N.M., avril-mai 1981. Amulette Garneau, Charlotte Boisjoli et Andrée Lachapelle. Photo: André Le Coz.

nous serons bientôt «maîtresses chez nous». Autosuffisantes.

«Chez nous»... Mais où cela, chez nous? En marge? Dans le sacré? Dans l'évasion? L'évasion géographico-mythique à connotation nord-européenne (la saga), l'évasion dans le repli sur soi, son corps, et sa sensualité, l'évasion dans la célébration-confession-exorcisme-apologie du féminin? Enfin, et couronnant le tout: l'évasion dans et par l'écriture, consacrée maintenant comme issue royale pour les femmes?

L'écriture — mode d'expression relativement récent pour nous, il est vrai — n'est-elle pas en train, par nos soins, de nous devenir un piège, du fait même de la vénération dont nous l'entourons? Nous ne sommes plus au temps de Laure Conan; l'exercice de l'écriture ne nous est plus contesté, bien au contraire. Il est dangereux, par conséquent, d'en faire un point de focalisation de notre lutte. Ce mythe nouveau que nous créons de cette manière nous aveugle, tandis que l'ordre qui nous contrôle se satisfait parfaitement de notre écriture, dont il se sert comme exutoire, et à laquelle il accorde un hochet-récompense: le statut social, nous maintenant ainsi hors de toute pratique politique (au sens large).

La rencontre mythique, et l'installation de l'histoire des femmes écrivains québécoises dans une perspective de légende, mises en scène au T.N.M., s'engagent ainsi en une pluralité de mythes dont l'écriture est le centre et le support, et qui ne favorisent peut-être pas notre «libération». Cette démarche, se fondant sur l'obsession d'une «quête de l'identité» — expression qui laisse à penser que l'identité est une donnée, la personnalité une essence — sous-tend la sacralisation de

notre passé.

Si la «libération»est «l'action de se rendre libre», la question essentielle serait de se demander comment nous entrevoyons notre liberté. Pour ma part, je n'opte pas pour cette «liberté» de magnifier, dans notre coin, ce qui nous a été abandonné comme «spécificité», l'irrationnel et l'écrit, car je ne peux concevoir notre liberté hors de l'exercice d'une responsabilité lucide dans l'organisation sociale et d'une multiplicité d'activités également valorisables.

Je conviens, par ailleurs, que ces activités mêmes, pour porter notre marque, doivent être alimentées par un imaginaire cultivé. C'est pourquoi, si j'aime l'écriture «inspirée» de Jovette Marchessault et souhaite qu'elle la travaille et l'approfondisse, parce que, dans sa cohérence, elle éveille des forces insoupçonnées, je déplore qu'elle la mette au service d'une apologétique de l'irrationnel et de l'écriture qui seraient, et implicitement devraient rester, la «réserve» des femmes.

En admettant que l'irrationnel ait été notre domaine durant des millénaires, pourquoi le revendiquer d'une manière obsessionnelle? S'il paraît maintenant confirmé que l'écriture est notre tâche, pourquoi l'exalter? Cette fixation, qui dissimule peut-être un refus ou une peur, ne risque-t-elle pas de nous masquer la nécessité d'une diversification de notre prise sur le réel? N'est-il pas temps, par exemple, d'apprendre à utiliser à notre avantage et à l'avantage du monde, l'outil rationnel de la pensée, jusque-là jalousement gardé par les hommes, sans renier pour autant notre propre héritage? Ne serait-ce pas plutôt cela, la vraie «désobéissance»?

A moins que nous préférions rester dans nos cuisines, nos bibliothèques et nos harems-poulaillers, et ne nous servir — autosuffisance oblige — *que* de la plume?

thérèse marois